

# La Chambre libano-brésilienne de commerce, un trait d'union entre le Brésil et le Liban

**Interview** Bien que fondée en 1958, la Chambre libano-brésilienne de commerce a nettement renforcé, depuis 2001, ses relations avec le Liban. Deux de ses membres, Mitri Mouffarej, vice-président, et Guilherme Mattar, rencontrés récemment à Beyrouth, nous expliquent l'intérêt d'un développement des relations entre le Brésil et le Liban, ainsi que le lien qui continue d'unir les Libano-Brésiliens à leur terre d'origine.

**Suzanne BAAKLINI**

M. Mattar, qui est dans le secrétariat des relations internationales de la mairie de São Paulo dont l'actuel maire, Gilberto Kassab, fils d'émigrés libanais, a été porté en octobre à la tête de cette institution par un véritable raz-de-marée populaire, nous explique d'emblée que la Chambre libano-brésilienne de commerce, qui existe depuis des décennies, a été réactivée pour renouer les liens entre le Brésil et le Liban. « Toutefois, la Chambre avait perdu ses connexions matérielles avec le Liban, poursuit-il. Nous avons donc lancé des missions institutionnelles avec des hommes politiques. En 2003, nous avons organisé "Planet Lebanon" au Brésil en présence de l'ancien Premier ministre Rafic Hariri. À ce même moment, le président brésilien Lula da Silva affirmait que le Liban serait la porte d'entrée du Brésil au Moyen-Orient. »

Sait-on avec précision combien il y a de Brésiliens d'origine libanaise ? Selon M. Mattar, le seul chiffre quasi officiel dont on dispose est celui de huit millions, même si certains avancent le chiffre de douze millions. « Le plus important est de savoir que ces Libano-Bré-

siliens sont actifs dans tous les domaines », dit-il. Et que fait pour eux cette Chambre libano-brésilienne du commerce ? « Nous les mettons au courant de ce qui se passe au Liban, explique-t-il. Nous travaillons à répandre l'idée de ce que le Liban représente, à rappeler à ces gens-là leurs origines, leurs racines, et, surtout, à promouvoir les relations entre les deux pays, non seulement entre hommes d'affaires, mais aussi à tous les niveaux. Entre autres, nous faisons au Brésil la promotion du Marathon de Beyrouth. Cela nous aide à amener les jeunes Libano-Brésiliens à se diriger vers leur pays d'origine pour y faire du tourisme, parce que notre préoccupation, c'est que le Liban soit actif et stable. Et nous savons qu'il suffit de pousser les gens à prendre l'avion, le Liban fait le reste jusqu'à une fois sur place, les voyageurs tombent amoureux du pays. »

Mais est-ce que des jeunes qui n'ont jamais connu le Liban ressentent toujours un lien avec ce pays ou du moins un intérêt quelconque ? « Malheureusement, les gens n'ont pas gardé le sens de la réalité libanaise, déplore M. Mattar. Par exemple, après la guerre de 2006, beaucoup sont restés convaincus que le centre-ville a été détruit, et que tous les

efforts de reconstruction des années 90 ont été perdus. De plus, ils sont très influencés par les crises à Bagdad ou à Gaza par exemple. Pour eux, ces villes sont proches de Beyrouth, ce qui en fait un endroit dangereux. Ils n'ont aucune idée de la modernité et de la convivialité de la société libanaise. Or pour notre part, c'est cette idée qu'il nous importe de répandre. »

## « Une dette envers ce pays »

Toutefois, est-ce que les Brésiliens d'origine libanaise se considèrent toujours comme tels ou se sont-ils complètement fondus dans la société ? « Oui et non, répond M. Mattar. Nous sommes d'un côté très fiers de nos origines, de notre gastronomie, etc. Mais d'un autre côté, le Brésil est un pays d'immigrants, un melting-pot. Il est difficile de savoir comment les Libanais ont contribué au développement de leur pays d'origine, parce qu'ils sont si bien intégrés à leur société d'adoption et à cette identité multiculturelle brésilienne. Parmi les Libanais d'origine, on trouvera donc ceux qui ont gardé leur nom de famille et leurs traditions, comme ceux qui les ont perdus. Il leur faut revenir au Liban pour retrouver leurs origines. »

Mitri Mouffarej confirme la mission de la Chambre, celle de rapprocher les Libano-Brésiliens de leurs origines libanaises. « Une fois, nous avons invité des hommes d'affaires brésiliens au Liban, et leur enthousiasme a été tel que dès le premier jour, ils ont contacté leurs épouses pour leur demander de les rejoindre », raconte-t-il.

« La seule façon dont nous pouvons être utiles envers le Liban, c'est d'y attirer de grands commerçants qui pourront amener leurs produits mais aussi acheter la production libanaise, contribuant par là à l'essor économique du pays », assure l'homme d'affaires.

Pour M. Mouffarej, « les pays arabes ont leur pétrole, mais Beyrouth a toujours été un grand centre de commerce ». « C'est ainsi que, en développant les échanges avec le Brésil, nous pourrions créer de nouveaux emplois pour nos jeunes ici et payer notre dette envers ce pays », ajoute-t-il.

Mitri Mouffarej a quitté, il y a plusieurs années de cela, le Liban où il n'avait pas la possibilité de suivre une formation universitaire. Il a fait sa vie à Brézia où il est devenu l'un des membres influents de la communauté d'origine libanaise, mais il a gardé dans son cœur le souvenir de

son pays d'origine. Il affirme avoir discuté, au cours de cette visite, avec des jeunes qui passent aujourd'hui par les mêmes difficultés qu'il avait connues autrefois, et il aspire aujourd'hui à les aider.

## Des visites d'officiels brésiliens

La Chambre libano-brésilienne de commerce compte organiser des missions officielles réciproques entre les deux pays en 2009. Pour M. Mouffarej, organiser des visites officielles encouragera le développement des échanges commerciaux. Il assure avoir ressenti un enthousiasme des deux côtés pour de telles initiatives. « Le renforcement des relations commence comme cela, suivi de travail sur le terrain puis de la réalisation finale, dit-il. Mais dans tous les cas, nous perséverons dans nos efforts quoi qu'il arrive. »

Quelles mesures concrètes préparent les officiels brésiliens ? « Nous pourrions organiser des visites de personnalités, notamment le maire de São Paulo, Gilberto Kassab, ou encore celle d'un groupe de parlementaires d'origine libanaise, qui sont une quarantaine actuellement, souligne Mitri Mattar. Nous cherchons aussi à attirer vers le Liban des hommes d'affaires



Mitri Mouffarej (à gauche) et Guilherme Mattar.

de différents secteurs. » L'un des objectifs sera d'augmenter le volume des échanges commerciaux. « Quand nous avons relancé les activités de la Chambre en 2001, les exportations brésiliennes vers le Liban étaient de l'ordre de 75 millions de dollars, dit-il. Aujourd'hui, elles représentent plus de 200 millions. Pour notre part, ce qui nous intéresse vraiment, c'est de développer les exportations libanaises vers le Brésil, ainsi que les partenariats et les collaborations diverses. Surtout que nous avons un marché pour les produits agroalimentaires libanais. »

Qu'est-ce qui a empêché, jusque-là, le développement de ces relations ? Est-ce la distance considérable entre les deux pays ? « Non, ce serait plutôt le manque de moyens de transport, de lignes maritimes et de lignes aériennes entre le Brésil et le Liban, estime M. Mattar. Il faudrait pour sûr une connexion directe entre São Paulo et Beyrouth. Le Brésil est une puissance pour l'avenir, de l'aveu de tout le monde. Avec notre population de 200 millions d'habitants et un centre commercial qui est le plus développé du continent, nous avons beaucoup de choses à

offrir au Liban et au monde arabe en général. D'autant plus qu'au Brésil, et notamment à São Paulo, le développement de l'infrastructure n'a pas suivi celui du marché, et que maintenant, nous manquons de tout. Notre gouvernement n'aura jamais les moyens de tout construire seul. Il aura besoin d'établir des partenariats avec le secteur privé, peut-être avoir accès à des capitaux arabes, avec ou à travers le Liban. Il s'agira d'investissements solides, concrets. »

## Un prix annuel

Dans tous les cas, les relations se développent d'année en année. À l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation cette année, la Chambre libano-brésilienne de commerce a créé, à l'initiative de son président, Alfredo Koteit, un prix décerné chaque fois à une personnalité du monde économique au Liban, et à une autre du Brésil. En 2008, ce sont Adnane Kassab, président des organismes économiques au Liban, et Ernesto Zarzour du Brésil, qui ont été choisis. L'édition de 2009 se tiendra à Beyrouth. Par ailleurs, la Chambre participera également au congrès du « Lebanese International

Business Council » (LIBC), qui sera organisé cette année au Liban (voir notre édition du 17 novembre).

Sont-ils rentrés en contact avec des officiels libanais au cours de leur visite ? « Pas cette fois, mais nous comptons sur leur collaboration, assure Mitri Mattar. Nous avons déjà l'appui du consulat général du Liban au Brésil. Nous pensons également créer un bureau permanent à Beyrouth pour aider éventuellement les hommes d'affaires qui voudraient instaurer des rapports avec le Liban. Nous appuyons aussi les projets du LIBC. »

Mais il ne sera pas question de faire de la politique. « La Chambre est complètement apolitique, précise M. Mattar. Nous sommes proches de toutes les parties ici. Nous sommes bien sûr attachés, dans l'absolu, à l'indépendance, la souveraineté et, surtout, la stabilité sécuritaire du Liban. En 2006, nous avions affiché notre position hostile aux attaques contre le Liban, par exemple. »

« Nous pensons que nous pouvons jouer un rôle plus important en faveur du Liban, tout comme il peut être pour nous une porte ouverte sur le monde arabe », conclut-il.

# À la recherche de la culture de l'émigration

Face aux attaques contre la culture libanaise, il est indispensable que le Liban récupère les acteurs culturels de l'émigration. C'est le message fondamental véhiculé par Pharès Zoghbi, écrivain et avocat, né au Brésil, dans son ouvrage « Liban, le salut par la culture », édité en 1988 mais toujours d'actualité. En effet, à un moment où le pays est divisé en deux camps politiques adverses, la recherche d'une culture libanaise reposant, entre autres, sur l'émigration n'est-elle pas une troisième voie possible ?

« On peut déplorer qu'au Liban, on ne puisse vivre qu'en état de déséquilibre sanglant, comme c'est le cas depuis environ dix ans, ou en état d'équilibre précaire, qu'il faut maintenir coûte que coûte, y consacrer le plus clair de son temps, de ses moyens et de ses

facultés, et obstruer ainsi et par là même toutes les voies possibles de la créativité en nous retenant dans un immédiat permanent. Quel alibi nous fournissons ainsi à nos politiques qui, depuis 1920 au Liban, font du surplace ; et quel quitus pour une gestion dont

nous assumons la faillite. »

Ces propos tenus par l'avocat et écrivain Pharès Zoghbi dans son livre, *Liban, le salut par la culture* (librairie Antoine et Dar an-Nahar), et reprenant plusieurs articles parus dans *L'Orient-Le Jour*, sont toujours d'actualité. Ils nous amènent à réfléchir sur l'avenir des jeunes qui, pris dans l'état de partis politiques n'offrant que des programmes aux contenus inadéquats à la situation du pays, sont poussés à l'émigration. Or ce serait de l'émigration (de la diaspora libanaise de par le monde) que peut venir la réponse à cette division aiguë dans le pays (sur tous les sujets, les récents événements de Gaza le prouvent), une sorte de troisième voie.

Pharès Zoghbi poursuit dans son ouvrage : « Sur la terre exigüe du Liban, qui s'essouffait à vouloir retrouver ses 10 452 km<sup>2</sup>, s'affrontent à nouveau les fils d'Abraham, dont le combat fratricide remonte à l'ouverture de la succession du patriarcat, mort au XIX<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Dans cette tragédie sanglante, où le temps se déploie depuis le bannissement d'Ismaël dans le désert, jusqu'à l'heure où nous vivons, le Liban, seul lieu choisi par les protagonistes pour leurs querelles, n'est seul qu'en apparence : car ce lieu représente tous les lieux de la terre où peuvent (ou ne peuvent pas) cohabiter les descendants d'Abraham, soit les israélites, les musulmans et les chrétiens. Quant à l'enjeu du



Byblos-amphithéâtre : vue du site archéologique huit fois millénaire de Byblos (Jbeil). Photo Najl Farah

drame, il est de taille : y a-t-il, de par Dieu, un peuple élu qui serait Israël, et un peuple exclu qui serait l'islam ? Quid du chrétien en conflit ouvert avec le juif et le musulman depuis que le monde est monde, et qui pour se protéger de l'un, en ce moment, s'encombre de l'autre ! Ismaël cherche à sortir du "désert" où on l'a confiné, lieu et symbole de son exclusion, Israël ne veut pas nécessairement occuper ce désert, mais "désertifier" son occupant, culturellement, tout en fertilisant le sien propre, et au sens propre. »

Et de rappeler les propos de Michel Chiha qui, « le premier, malgré l'essentialisme culturel ambiant, en 1947, ici comme en France, a vu le danger que constituait l'insatiation de l'État d'Israël, à nos frontières, pour l'équilibre mondial, régional et surtout local, et sa prophétie peuple chaque jour un peu plus, hélas, le monde de la mort et de la destruction auquel nous voue Israël. »

## Redevenir le peuple du dialogue

Dans son livre, l'auteur revient sur des événements qui illustrent le refus par Israël du dialogue des cultures, mettant en parallèle deux événements de cette année : les rencontres culturelles à Avignon en mars 1982, et l'invasion israélienne

en juin de la même année. Pour lui, le Liban se veut « porteur et témoin d'un projet de culture dont l'abandon rétrécit encore davantage en cette fin de siècle, les espaces de liberté, de dialogue et d'entente, à travers le monde ». D'un autre côté, « le comportement des Israéliens au Liban ne laisse la place à aucun doute, c'est tout le pays qu'ils veulent déstabiliser, depuis les structures politico-économiques jusqu'aux structures socioculturelles. Israël destructeur de culture et de dialogue au Liban... c'est en cela que ce second événement, en 1982, tend à relier le premier : le Liban ne sera plus - a décidé Israël - le pays de la culture du dialogue », insiste Pharès Zoghbi.

Mais le peuple libanais peut en décider autrement, et c'est ainsi que nous constatons qu'une troisième voie s'offre aujourd'hui à nous : celle de la culture libanaise disséminée dans les pays d'émigration, et qui tend à disparaître à défaut d'être reconnue par ses propres fils. Qui d'entre nous a lu l'écrivain brésilien Milton Hatoum (traduit en français, en anglais et en arabe) ou écouté la chanteuse argentine de tango Daad Sfeir ? Célébres dans leur pays d'adoption, ils sont bien de chez nous, comme des centaines d'autres acteurs culturels vivant ou ayant vécu en Amérique latine et dans

les autres continents. De véritables travaux de recherche et de diffusion s'imposent, à l'exemple de l'impressionnant *Index Libanicus* réalisé par le professeur Maurice Saliba, qui répertorie toutes les publications en langues européennes sur le Liban entre 1515 et 1979 (1<sup>er</sup> volume), tous les mémoires et thèses de doctorat soutenus dans les universités du Liban entre 1900 et 1980 (2<sup>e</sup> volume) et toutes les thèses de doctorat soutenues en français par les Libanais ou sur le Liban entre 1900 et 1985 (3<sup>e</sup> volume).

Avec le fort bagage culturel français, anglais et arabe dont disposent la majorité des Libanais, il est facile d'entreprendre une ouverture vers tous les pays d'émigration, en instituant également l'enseignement de l'espagnol et du portugais dans les écoles et universités. Cette formation aussi bien indispensable qu'intéressante permettra de reconstruire les ponts culturels avec le grand monde de l'émigration libanaise, constituant un vaste projet d'avenir pour la jeunesse du Liban indéfectible. Et le message de paix de la libanité et du Liban universel, de tradition phénicienne, rayonnera encore plus dans tous les coins et recoins de notre planète.

Najl FARAH

# Les « Deux Frères » de Milton Hatoum

Milton Hatoum est né en 1952 à Manaus, en Amazonie, dans une famille d'origine libanaise. Diplômé de la faculté d'architecture et d'urbanisme de l'université de São Paulo, il est aussi titulaire d'un doctorat de troisième cycle, obtenu au début des années 80 à l'université de la Sorbonne Nouvelle (Paris III). Après avoir enseigné un temps la littérature française à Manaus (1984-1988), il vit aujourd'hui à São Paulo où il se consacre entièrement à l'écriture.

L'un de ses grands succès mondiaux, *Deux Frères*, est paru en arabe à Beyrouth aux éditions Dar al-Farabi en 2001, et en français à Paris aux éditions du Seuil en 2003.

Dans ce livre, le narrateur, fils d'une Indienne au service d'une famille libanaise

installée à Manaus, tente de reconstituer le passé et de trouver l'identité de son père. Partagé entre l'admiration et le dégoût pour Yaqub et Omar, jumeaux condamnés à répéter le mythe de la haine fraternelle, lui, le bâtard, le domestique, entreprend de raconter la chute d'une famille qui a lieu parallèlement à la disparition des valeurs traditionnelles de Manaus.

Au-delà de la mémoire, dans les témoignages des uns et le silence des autres, le doute et l'ambiguïté, des sentiments tantôt tempèrent tantôt exacerbent un quotidien feutré où se dissimulent la passion, la vengeance, l'inceste.

Milton Hatoum poursuit l'exploration d'un monde à part, perdu entre l'Orient et l'Amazonie, à la recherche lui aussi de son identité.

